

---

## LE BAL MANQUÉ.

---

Paul et Virginie, enfans de M. et de madame des Arcis, qui tenaient un rang distingué parmi les notaires de Paris, étaient encore plus unis par la tendre amitié qu'ils se portaient, que par les liens du sang. Ils ne pouvaient se quitter, avaient les mêmes goûts, les mêmes penchans. Partout on rencontrait le frère et la soeur, tantôt avec leurs parèns, tantôt avec une personne de confiance, qui jamais ne les perdait de vue. Parmi les divers talens qu'ils réunissaient, la danse était celui qu'ils exerçaient le plus souvent. Comme ils répétaient chaque jour les pas les plus brillans, les poses les plus agréables, c'était à qui les verrait danser un pas de deux, dans toutes les réunions où ils étaient invités. On les admirait surtout dans un épisode du ballet de *Paul et Virginie*, qu'ils rendaient avec une expression, une grâce et un ensemble

qui,

qui, joints aux noms qu'ils portaient, produisaient la plus parfaite illusion: en un mot, ces deux aimables enfans exprimaient aussi fidèlement qu'ils le ressentiaient, ce tendre et mutuel attachement que dépeint si bien Bernardin de Saint-Pierre dans son roman des Deux Créoles.

Un jour qu'ils étaient invités à un bal très-brillant qui avait lieu dans la même rue qu'ils habitaient, et précisément en face de leur maison, ils s'étaient exercés plus que jamais dans leur pas de deux, et se disposaient à recueillir de nouveau tous les suffrages. Paul s'était fait faire un habillement semblable à celui qui se trouve décrit dans le roman, et Virginie avait également imité la mise simple, mais élégante, du joli personnage qu'elle devait représenter. Ils se proposaient d'entrer dans le bal, feignant de se sauver de la pluie, et mettant leurs deux têtes charmantes sous la jupe de Virginie. Cent fois ils avaient répété cette heureuse position d'après une des gravures du livre qu'ils avaient lu si souvent ensemble,

et



et qu'ils savaient à peu près par coeur; enfin tout était préparé pour produire la plus aimable surprise, et faire preuve de grâce et de talent, en même temps que de goût et d'instruction.

Mais le destin, qui se plaît souvent à déranger les projets les mieux conçus, voulut que ce jour-là même un parent de M. des Arcis, qui demeurait à peu de distance, mourût subitement. Cet événement, répandu dans tout le quartier, ne permit pas à Paul et à Virginie de se présenter le soir dans le bal brillant où ils étaient invités. Il est de ces convenances qu'on ne peut enfreindre, sans blesser l'opinion publique; et bien que le vieux parent de M. des Arcis n'eût aucun droit à son attachement, ni même à son estime, il suffisait qu'il fût de sa famille, pour qu'on observât à son égard les règles de la bienséance.

Virginie était plus sensible que son frère à la privation du bal: l'habillement créole lui allait si bien! elle était si jolie sous le simple petit fichu de Madras rouge qui devait orner

sa tête! Elle ne pouvait cacher son dépit; elle le laissait éclater à chaque instant. Paul, au contraire, avait pris son parti; il proposa à sa soeur de demander à leur père la permission d'aller faire un goûter à une maison de campagne qu'il avait à l'une des barrières de Paris, afin d'être un peu dédommagés de la privation qui leur était imposée. M. des Arcis y consentit, loua une voiture de place pour le reste de la journée, et les confia à un ancien domestique qui les avait vus naître. On s'amusa à mille petits jeux avec plusieurs jeunes gens du village où la maison était située; on fit le goûter le plus délicieux; et le soleil, qui ce jour-là parut dans tout son éclat, permit de faire une ample promenade dans le bois de Vincennes, qui n'était pas très-éloigné de la maison de campagne de M. des Arcis. Enfin, après avoir prolongé dans le salon les plaisirs de la journée, on se sépara sur les neuf heures du soir, et le fiacre ramena chez eux Paul et Virginie.

Ils aperçurent, en descendant de voiture, les lampions qui entouraient la porte de l'hôtel



tel où le bal avait lieu; ils entendirent résonner l'orchestre et le bruit de la dansé. — „Nous y serions en ce moment, dit en soupirant Virginie, sans ce vieux parent si avare qui s'est laissé mourir. — On dirait qu'il l'a fait exprès pour nous priver du bal, ajoutait Paul en souriant. — Quelle jolie entrée nous eussions faite tous les deux! — Comme nous aurions été gentils sous ta jolie jupe verte! — Il n'y faut plus songer, mon frère. — Ce sera pour une autre fois, ma soeur; nous n'aurons pas toujours un vieux cousin qui se laissera mourir pour nous contrarier.“ Comme ils achevaient ces mots, ils aperçurent auprès de la porte cochère un pauvre mendiant dont la figure était cachée sous un ample chapeau rabattu, et qui paraissait exténué de besoin. Il vint leur demander l'aumône avec un accent si vrai, si pénétrant, que Paul, ému de pitié, dit à sa soeur: — „Regarde, quel contraste! on s'amuse là-haut: on danse, on est heureux; tandis qu'à la porte, la misère, le froid et la faim accablent la vieillesse. — Que ce pauvre mendiant me fait de peine! ajouta

Vir-

Virginie. — Eh bien! ma soeur, il me vient une idée qui pourra nous dédommager entièrement du bal manqué; calculons ce qu'il nous en eût coûté pour y paraître, et employons cet argent à soulager, à revêtir ce pauvre vieillard. — De tout mon coeur, répondit Virginie. Pour compléter notre déguisement, il nous eût fallu à chacun une paire de chaussures élégantes, une de gants blancs; à toi, Paul, une chemisette à la créole, à moi, un petit tablier de mousseline des Indes: tout cela nous eût coûté au moins . . . . , quarante francs; eh bien! donnons-les à ce mendiant, dont la voix suppliante nous cause tant d'émotion; il pourra employer cette somme à se vêtir, à soulager sa misère, et, par ce moyen, notre argent nous aura toujours fait jouir d'un moment heureux. — Justement, ajouta Paul, j'ai sur moi la pièce de quarante francs que notre père nous donna hier pour notre mois; donne-la toi-même au mendiant: de ta main, cette offrande lui fera plus de plaisir encore. . . . »

A ces mots, Virginie remit la pièce d'or au vieillard, qui, pour toute réponse, saisit la

main



main de la jeune demoiselle, et la pressa si vivement, qu'elle en fut effrayée; mais bientôt, ne voyant dans ce mouvement involontaire que l'expression de la reconnaissance, elle se rassura, et invita le vieillard à se retirer dans quelque gîte où il pût prendre une nourriture salubre, et surtout se bien réchauffer. Le frère et la soeur, satisfaits de cette bonne action, sur laquelle ils recommandèrent le plus grand secret à la personne qui les accompagnait, rentrèrent chez eux, où ils ne trouvèrent que leur mère, M. des Arcis s'étant absenté toute la soirée, pour une affaire importante.

Quelques jours après, Paul et Virginie, déjeunant avec leurs parens, réitérèrent leurs regrets d'avoir manqué le bal qu'on leur avait dit être aussi brillant que bien choisi. M. des Arcis leur annonça que le vieux cousin, qui leur avait causé cette privation, ne leur étant parent qu'au troisième degré, il se proposait, sitôt la quinzaine de deuil passée, de les dédommager de la fête dont ils avaient été privés,

vés, en leur donnant chez lui un bal masqué, dans lequel ils pourraient danser leur pas de deux, et paraître sous les costumes charmans qu'ils regrettaient à si juste titre. Cette nouvelle combla de joie Paul et sa soeur. Ils se mirent à répéter plus que jamais la scène qu'ils voulaient représenter; ils empruntèrent à leur mère quarante francs, pour remplacer la pièce d'or qu'ils avaient donnée au pauvre vieillard, et dont ils avaient besoin pour compléter leur élégante mascarade. Enfin arriva ce jour tant désiré: c'était justement un des jours gras. L'assemblée fut nombreuse. Madame des Arcis se trouva la seule qui, pour faire les honneurs de sa maison, ne fût pas déguisée.

Lorsque tout le monde fut réuni, Paul et Virginie parurent dans le costume qu'ils avaient préparé depuis si long temps. Leur entrée, qui retraçait si fidèlement celle que Bernardin de Saint-Pierre décrit avec tant de charmes, produisit tout l'effet qu'ils en attendaient. Leur pas de deux mit le comble à l'illusion: jamais



on n'avait déployé plus de grâces et de souplesse.

Au moment où le frère et la soeur, tout essoufflés, allaient se reposer, ils éprouvèrent à leur tour la plus agréable surprise, en voyant entrer dans le bal un masque qui, sous le costume du vieux nègre accablé de fatigue, ainsi qu'il est dépeint dans le roman, s'approcha d'eux, et leur adressa les paroles les plus touchantes, les remerciemens les plus expressifs du secours généreux qu'ils lui avaient accordé . . . . — „Que veux-tu dire, bon noir? lui répondit Paul; j'ignore, ainsi que ma soeur, quel secours.... — Oh! moi jamais perdre mémoire de bienfait, reprit le masque, saisissant une main de la jolie créole, et la portant à ses lèvres . . . . — Explique-toi donc, ajouta Virginie; Paul a raison: ni lui, ni moi, n'avons jamais rien fait; tu te trompes, assurément. — Oh! moi avoir bons yeux, répliqua le masque: vous tous deux, l'autre soir, avoir rencontré moi mourant de froid, de faim: moi demander charité; vous tout de suite donner à pauvre vieillard pièce d'or

que lui vouloir garder toujours..... oh! toujours.....!» En achevant ces mots, l'inconnu tira en effet de sa ceinture une pièce de quarante francs, qu'il baisait et contemplait avec ivresse. Paul et Virginie surpris, se regardèrent d'abord l'un l'autre sans pouvoir proférer une parole; puis tout-à-coup prenant dans leurs bras ce vieux nègre, ils voulurent le connaître. En vain l'inconnu résista; son émotion l'empêcha de continuer à déguiser sa voix: Paul et Virginie reconnurent leur père, qui, se démasquant et pressant ses deux enfans sur son cœur, leur avoua qu'il avait voulu éprouver s'ils avaient en effet les sentimens des deux charmans personnages qu'ils représentaient, et que c'était lui qui, sous l'habit d'un pauvre mendiant, les avait abordés, lorsqu'ils descendaient de voiture.

Toute l'assemblée, instruite par M. des Arcis de ce qui s'était passé, applaudit à l'épreuve du père, à la générosité des enfans. Chacun alors se démasqua, et s'empressa de prodiguer mille caresses à Paul et à Virginie,

qui



qui répétaient, ivres de joie : " Oh ! que nous sommes bien dédommagés du *Bal manqué!* „

---

### LE CHAPEAU DE PAILLE.

Fanny, fille unique d'un militaire invalide, donnait le bras à son vieux père, et parcourait avec lui la vallée de Montmorency. Ils s'arrêtèrent au bas d'un antique et superbe château qu'habitait une princesse célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par les qualités de son cœur.

On était au mois d'août. La chaleur, ordinaire dans cette saison, était extrême. Un soleil dévorant, après avoir tari jusqu'aux fontaines, avait jauni ces nappes ondoyantes, l'espoir du laboureur; et les épis, inclinés sur leurs tiges desséchées, semblaient n'attendre que la faucille du moissonneur.

Fanny